

Serge Nerac

# Sur les bords de Seine



Serge Nerac

## Sur les bords de Seine

© Nerac, 2003

## Sur les bords de Seine

J'ai des souvenirs très nets de mon enfance. Des souvenirs de quand j'avais deux, trois, quatre ans. Des souvenirs ensoleillés, caniculaires. Je peux encore retrouver parfaitement intacts les odeurs d'herbe fraîchement tondues des pelouses où j'habitais. J'entends encore très nettement le chuintement vif du système d'arrosage qui tournait sur lui-même à un rythme régulier. Les sons, les lumières, les saveurs, les textures sont toutes là, facilement évocables. C'était en 1965, 66, 67. J'en arrive presque à confondre cette époque et celle des cartes postales anciennes des années mille neuf cent que je possède, mélangeant mon enfance, dans un amalgame avec des temps que je n'ai pas connus.

Nous habitions dans le bas d'Avry, à la Résidence des Quais qui m'offrait un vaste domaine d'exploration par rapport à mon âge. Tout d'abord, il y avait les parkings, juste au pied des immeubles, puis la « pelouse » qu'on atteignait seulement après avoir obligatoirement traversé la route. La « pelouse » avec ses bancs laqués jaune et rouge vif était une étendue rectangulaire garnie d'herbe vulgaire et de trèfle. Trèfles dans lesquels, pour le monde des enfants, on s'évertuait à dénicher le précieux et rare trèfle à quatre feuilles porte-bonheur. Au cours de cette quête obligée, de ce rituel de passage, certains gros malins tricheurs épataient facilement les plus jeunes, en leur exhibant très vite le fameux trèfle à quatre feuilles trafiqué, composé d'une simple feuille supplémentaire, tenue fermement pincée contre un trèfle banal. L'effet était garanti et communiquait un regain d'ardeur sans pareil chez le peuple des chercheurs de chance.

La pelouse était entourée d'une barrière blanche en ciment peint, pourvue, vers chaque extrémité, d'un passage. De part et d'autre de ce rectangle de pelouse, accolé contre chaque petite largeur, se trouvaient, un bac à sable bordé de buissons touffus, et une petite cour bitumée servant de mini terrain de foot de l'autre côté. Cet espace était la place centrale du

monde des enfants. Nous nous aventurions aussi ailleurs, mais les autres endroits nous étaient moins dédiés, ou moins sûrs... Quelques caïds, en effet, rôdaient dans la résidence, et ils raffolaient des endroits un peu déserts ou quelque peu dissimulés. L'autre bac à sable, d'ailleurs, était de ceux-là. Un peu à l'écart du passage, coincé dans un renforcement sur l'arrière des bâtiments, il ne permettait pas de voir les prédateurs arriver de loin. Il fallait être constamment aux aguets, et nous dûmes plusieurs fois d'ailleurs, anéantir de nos propres mains, les constructions que nous avions réalisées, pour ne pas laisser au grand qui arrivait tranquillement, un sourire torve au coin des lèvres, le plaisir supplémentaire de tout détruire par lui-même. Il était la terreur de notre petit monde, toujours solitaire ou alors en compagnie de victimes potentielles. Une fois, il réussit même à faire s'asseoir dans une immense flaque d'eau, un pauvre petit rouquin en le persuadant qu'il y serait aussi bien que dans sa baignoire. Guillaume ne «jouait» qu'avec les plus petits que lui, ce qui lui assurait presque à tous les coups d'avoir le dessus sans crainte des représailles. Guillaume avait de sérieux problèmes avec les autres...

Dans les buissons, Marcel Gérard ou Gérard Marcel, je ne me souviens plus, posait des pièges pour les piafs. Les buissons étaient sales. Il y traînait toujours de vieux papiers. Les moins dégoûtés s'en servaient comme d'une cabane. Quand on longeait l'enclos aux poules qui bordait le bac à sable, et qu'on était assez grand, on pouvait, en suivant la route qui partait derrière, aller chez Madame Bizé, acheter des caramels à un centime. Il valait mieux de toute façon, y aller à deux, des fois qu'on eût croisé Guillaume sur le chemin du retour.

Une figure célèbre, aussi, de notre univers, était le gardien de la résidence. Celui-ci représentait pour nous la tyrannie absolue et invincible. Avec sa corpulence et ses allures de sergent Garcia, il n'avait pas de mal à nous imposer, à défaut de respect, une trouille monumentale. Du sergent Garcia, il avait le cheveu hirsute et la moustache noirs ainsi que les

manières irascibles et brutales. Aucun enfant, jamais, ne s'amusait à s'attarder dans les parages lorsqu'il apparaissait, vacant à ses différentes tâches d'entretien. Un jour, pour seul tort d'avoir sans doute traîné un peu trop près de lui, il m'ordonna de rentrer chez moi « lui faire » cent lignes. J'étais monté, bien sûr. A l'époque, les adultes commandaient, quels qu'ils fussent, mais la punition fut aussitôt levée par mes parents qui « connaissaient » l'énergumène.

Il tondait les pelouses, sortait les poubelles, distribuait le courrier, faisait respecter la loi d'interdiction de marcher sur les pelouses, et installait l'été, les systèmes d'arrosage au si délicieux bruit mousseux. Le gros gardien terrifiant ne savait pas sans doute, lui non plus, bien s'y prendre. Si mal qu'un jour où il nous appela sur la grande pelouse centrale tandis que nous faisons une partie de football, nous nous rendîmes vers lui à reculons, redoutant au moins une engueulade, prêts à détalier à toutes jambes au moindre mouvement suspect.

- Avancez donc mes gaillards ! tonna-t-il.

Il tenait dans ses mains, à bout de bras, un gros ballon de plage multicolore et brillant.

- Qui veut un beau ballon de plage tout neuf ? interrogea-t-il brusquement.

Nous nous regardâmes, interloqués, nous demandant muettement où était le piège. Silence. Tout le monde restait là, les bras ballants, n'osant pas faire un pas. Soudain j'avançaï, inconscient, et dis : « Moi, je veux bien. » Le gros gardien se baissa, et me le tendit alors sous les yeux ahuris de mes compagnons. Je m'enfuis très vite, après avoir remercié, me mettre hors de portée du gardien peut-être prêt à me sauter dessus ou d'un de mes camarades regrettant son manque de hardiesse précédent. Mais il n'y avait pas de piège. Aucun, rien. Le gardien avait été capable d'un acte généreux. Il n'avait rien manigancé. Cela nous étonna fort longtemps et aujourd'hui, cela continue encore de m'étonner. Il peut exister chez les hommes, des «trous » de discontinuité, incohérents avec le reste de leurs conduites, et que rien ne permet de comprendre ou d'expliquer.

A cette époque, mon grand-père vivait avec nous. A midi, on écoutait le jeu des milles francs et j'allais parfois faire ensuite une promenade avec lui. Le ciel était bleu, du moins dans mes souvenirs, et la Seine silencieuse et rafraîchissante rien qu'à la regarder. Mon grand-père portait un costume et il était rare qu'il sorte sans chapeau. On se promenait, comme ça, le long des rues, dans la touffeur des débuts d'après-midi. Une fois, nous étions allés vers Villeneuve-Saint-Georges, dans le bruit des camions, la poussière et l'agitation des grands axes. Un chien écrasé gisait de l'autre côté de la chaussée et je voulus entraîner mon grand-père pour «voir» comment c'était fait à l'intérieur. Il refusa tout net qu'on s'approche du pauvre animal et j'eus beau tirer son bras dans la direction de l'accident, j'en fus pour mes frais et nous n'approchâmes pas plus près de la charogne étendue.

Mon grand-père était quelqu'un de bien. Bien sûr, il dut faire comme tout le monde, des erreurs plus ou moins importantes, mais l'intention était sûrement toujours bonne, en tout cas jamais empreinte de bassesse. Il avait manqué parfois de souplesse, notamment avec sa fille aînée, ma tante, mais il en avait payé le prix fort. Son caractère autoritaire l'avait fait contester par sa fille qui avait pris envers lui, le parti de l'opposition systématique. Elle le contraignait toujours, prenant les opinions et les choix contraires à lui, même s'il avait, au fond, réellement raison. Elle s'enferma donc toute son existence dans des choix calamiteux, pour ne pas lui donner raison, au prix même, d'une certaine manière, du sacrifice de sa propre vie. C'était délirant et aussi fou que ce qu'elle entendait dénoncer, mais cela, elle ne le vit jamais. Ainsi, il assista, lui, sans souffler un seul mot, mais en bouillant intérieurement, à l'engagement de sa fille dans un mariage catastrophique qu'il jugeait indigne d'elle. Mon grand-père était quelqu'un qui faisait peu de concessions, ni avec lui-même, ni avec les autres. C'est à dire qu'on ne l'achetait pas. Réaliste, il avait le jugement juste, et son sentiment sur l'humanité était peu optimiste. Il faut dire qu'il avait été aguerrri à l'école de la vie en partant dès l'âge de

quatorze ans comme mousse sur un navire militaire. Son caractère droit et orgueilleux lui donnait par contrecoup, une certaine rigidité, des jugements sûrement parfois un peu trop tranchés ou expéditifs, et des déclarations probablement cinglantes quand on s'éloignait par trop de sa vision personnelle des choses. J'ai le souvenir de quelqu'un de qualité qui ne se trompait pas sur la valeur des choses. Il m'offrit un jour, un petit camion que je choisis dans une vitrine de jouets. Ce dut être la seule fois, car rares étaient les dons matériels, mais j'ai encore le souvenir de ce jouet de trois francs six sous. Je revois parfaitement les couleurs bleu du châssis et orange de la benne de ce camion de chantier en métal lourd. Je revois la vitrine du magasin de jouets de la rue du Bac, la lumière de cette fin d'après-midi, et je ressens encore le lien très fort qui m'unissait à mon grand-père. Il n'a jamais fait crouler sur moi ni sur personne d'ailleurs, les cadeaux et les compliments, mais son estime valait toutes les pièces d'or et les risettes de circonstance. Mon grand-père était quelqu'un d'intègre. J'ai vécu trois ans avec lui, de l'âge de trois ans à cinq ans. Il avait perdu sa femme peu de temps après ma naissance, et mes parents avaient bien voulu le prendre avec eux à la maison. Il avait sa chambre au fond du couloir, à gauche. A la retraite depuis un petit moment, je l'ai toujours connu là, parmi nous, présent.

Nous devenons, d'une certaine manière, ce que les autres nous font devenir. Notre famille, proche, intime ou éloignée, les adultes que nous fréquentons dès l'enfance, que nos propres parents nous font côtoyer, nous influencent pour longtemps. On ne les imite pas toujours et certains sont même de parfaits contre-modèles de qui ne pas s'inspirer. Ils nous façonnent pourtant, à contrario, et leur intérêt « pédagogique » est indéniable.

Au bout de la rue qui menait à la Résidence des Quais, se trouvait, dans l'angle, à gauche, la maison abandonnée. C'était une drôle de vieille maison, imposante et délabrée, qui faisait

courir nos imaginations et servait de terrain de jeu interdit, aux plus délurés. C'est là que je fis craquer mes premières allumettes derrière les planches vermoulues, encouragé par les garnements les plus âgés et dévergondés. Le feu sentait le soufre, l'interdit, et nous procurait un sentiment de puissance sans limites. Quand on faisait cramer un petit feu, on était les rois des rues, du moins tant qu'il nous restait des allumettes au fond de notre boîte. Si ça sentait le « roussi », on détaillait à toutes jambes nous mettre à l'abri pour ne pas nous faire prendre.

L'enfance contient en germe, ce que nous serons. Ca n'est pas inéluctable, mais bien probable. Heureusement, il y a des écarts possibles et la part de liberté qui nous revient à tous. L'enfance est importante car elle indique souvent la direction dans laquelle nous irons toute notre vie. Notre personnalité dévoile ses grands traits et les expériences qu'on réalise nous marqueront intensément. Les premiers choix, les premiers carrefours sont souvent déterminants, en tout cas d'importance. De là cette nostalgie.

La vie nous entraîne comme un ruisseau un morceau de bois. Parfois, on s'arrête, comme retenu par des branchages et la vie se fige pour quelque temps. Si on se retourne, on peut mesurer le chemin parcouru sans qu'on s'en soit presque rendu compte. La vie nous surprend. On croit deviner, parfois, ce qu'il y a plus loin, là-bas, après le tournant, mais à la lumière du présent auquel on ne s'attendait pas, on peut imaginer que l'avenir est loin d'être certain de ressembler à l'image qu'on s'en fait. On progresse, on mûrit, et de plus, ça nous évite l'ennui des lendemains toujours identiques à hier. Demain, la vie ressemble sûrement à ce que je n'attends pas.

## Le restaurant

Lorsque nous entrâmes dans le restaurant, ils étaient déjà là. On nous installa à une table près d'eux, avec, entre nous, une petite table carrée pas encore occupée. L'espace était rempli le plus possible pour un maximum de profit. C'était un restaurant grec à touristes du quartier Saint-Michel. Je les ai tout de suite remarqués. Ils étaient grands, beaux et se dévoraient des yeux. Nous nous assîmes et commençâmes à bavarder, l'air de rien. Nous parlions, mais notre dialogue était décousu. Une phrase de l'un suivait une phrase de l'autre, mais sans, au fond, de véritable cohérence, comme si nous avions mélangé les répliques de deux films différents.

Elle était belle, ses yeux agrandis, luisaient. Elle avait l'air heureuse. Il l'enveloppait de son regard confiant en lui. Le gamin, à côté d'eux, hurlait comme un diable, n'entamant en rien la sérénité des amoureux. Il avait deux trois ans, criait pour se faire entendre ou lançait en l'air, parfois, ses couverts. Mais malgré ses efforts, les adultes ne le voyaient pas. Il ne parvenait pas, malgré tout le tintouin qu'il produisait, à percer leur bulle. La mère, parfois, lui jetait un regard indulgent qui l'effleurait à peine avant de revenir vers celui qui lui faisait face et qui accaparait toute son attention. Lui, ne regardait même pas l'enfant. Il avait décidé qu'il n'existait pas, il l'avait tout simplement effacé. Ca n'était pas difficile, ça ne le concernait pas, ça n'était pas le sien. Ca crevait les yeux vu les regards pas encore rassasiés que se lançaient l'homme et la femme, et la déclaration que le gamin s'époumona à faire comprendre à l'amant de sa mère, ôta toute incertitude :

- Eh ben, mon papa, il est parti au travail !

Evidemment...

La femme qui était en face de moi les regardait aussi. Peut-être avait-elle l'impression de voir son double à quelques mètres d'elle. Je lui dis :

- Toi, tu as un enfant de plus. T'imagines le bordel ?

Elle ne répondit pas, perdue dans la contemplation du couple passionné. Le même continuait et tapait maintenant comme un sourd sur la table avec sa cuillère. Il faisait un vacarme épouvantable. Il n'y avait pas un adulte qui assurait autour de lui. Je crois que c'est ce qu'il voulait dire en faisant tout ce raffut, mais personne ne l'entendait, du moins le sens de son agitation. Les regards désapprobateurs des clients ne voyaient qu'un gamin mal élevé et braillard, mais rien de ce qu'il y avait derrière. En tout cas, personne n'intervenait pour venir à son secours.

Assez vite, après avoir réglé la note avec une carte bleue, le couple se leva, au soulagement général, emportant son secret et le drôle de même turbulent.

## Sylvia

J'allais avoir vingt ans. Je venais de réussir mon bac ainsi que le concours d'instits. Ça arrivait après des années noires passées dans un lycée technique dans lequel je m'étais fourvoyé. Le technique, l'industrie, ses codes, ses valeurs, ne me correspondaient pas. Je m'étais planté, et là, soudain, pour ainsi dire au même moment, je réussissais mon bac qui, à l'époque, valait encore quelque chose, et l'entrée à l'Ecole Normale d'Instituteurs. J'allais être payé trois ans pour étudier sans être vraiment bousculé. Mes parents possédaient un appartement vacant non loin de chez eux, qu'ils me louèrent pour une somme modique. En quelques mois, j'avais acquis l'indépendance financière et de logement. J'entrais dans une période faste à tous points de vue. C'est aussi au cours de cette première année que je rencontrai Sylvia. Elle était belle, belle d'une beauté agressive et sophistiquée. Elle était la plus jolie fille que j'avais jamais eue et elle avait deux ans de plus que moi. A vingt ans, je tenais pour la première fois entre mes bras, ce que je prenais pour une femme, une « vraie » femme. Elle était prof de français et savait jouer du piano. C'était pour elle, de sérieux atouts pour me séduire. Sa culture littéraire, bien qu'académique, était réellement présente, ce qui ne manqua pas de m'impressionner. Pour moi, elle sortait tout droit d'un magazine. C'était mon héroïne de cinéma. J'avais l'impression d'avoir décroché la timbale, d'avoir soufflé au vol, une star en train de descendre les marches du festival de Cannes. Du coup, j'en étais devenu aérien. Mes pieds ne touchaient plus le sol. J'étais transfiguré, vivant mes heures de gloire avec cette impression d'être moi-même extrêmement important. Elle était maniérée, affectée, fatale, mais je ne le voyais pas. Sa voix aussi était étudiée. Elle en faisait varier l'intensité, le velouté, les accents, pour produire des effets dévastateurs. Tout était fait pour me capter, pour capter en général. Au téléphone, sa voix soufflait : « Allô ! C'est Sylvia. Sylvia TOUveeeeeet », annonçait-elle en accentuant bien franchement la première syllabe de son

nom pour finir dans un souffle torride. Et moi, je gobais tout ce cinéma digne d'une vulgaire putain à cent balles la passe. Je prenais tout pour argent comptant, toute cette verroterie clinquante de bazar pour de l'or pur ou des diamants taillés. J'étais tombé amoureux. Complètement, entièrement, parfaitement. Ses paroles étaient devenues pour moi la plus agréable des musiques. Les heures passées sans elle n'étaient qu'attente insensée. Tout était dédié à elle. J'avais le sentiment que l'univers n'existait que pour la révéler. Elle se manifestait sous toutes les formes que pouvait prendre le monde extérieur. Le ciel qui bascule dans les dernières lueurs, c'était elle. Un merle dans un arbre, c'était encore elle. Tout convergeait vers elle, tout me la rappelait. J'étais envahi d'elle. Elle avait rempli le monde, ne laissant plus d'espace à rien d'autre.

Elle n'avait pas le permis de conduire et je la raccompagnais donc à Vincennes dans la fin de journée printanière. On ouvrait les fenêtres en grand et ses cheveux bruns volaient dans les odeurs alanguies. J'avais l'impression que tous nous regardaient, qu'en nous voyant passer, les gens s'arrêtaient. Vincennes. J'aimais ses maisons cossues, ses bois, son soleil de fin d'après-midi. J'aimais le bruit un peu étouffé de cette ville. J'aimais les gens qui marchaient dans les rues, les vieilles dames qui finissaient leurs emplettes du soir. J'aimais les petits sentiers qui se perdaient dans les bois quand j'attendais au feu rouge. Quand j'avais ramené Sylvia et que je rentrais, je continuais de l'aimer, j'étais encore et toujours heureux, j'avais des provisions de bonheur pour longtemps. Vincennes, Paris, le printemps, le monde n'avaient été créés que pour moi, pour que je vive ces moments avec Sylvia. Je roulais tranquillement, car le retour était presque comme si j'étais encore avec elle. Et je le prolongeais. Je sentais encore sa présence invisible sur le siège du passager, à côté de moi. Il me semblait respirer son odeur, et il m'arrivait de découvrir un cheveu d'elle, preuve de sa réalité, et que je n'avais pas rêvé les heures passées.

Une fois entré, je l'appelais. Je composais son numéro de téléphone avec la même émotion qu'un cambrioleur affichant la combinaison du coffre-fort. J'écoutais la sonnerie retentir, au loin, et enfin elle décrochait. J'entendais d'abord le silence, puis : « Allô ! », sobre, travaillé, calculé.

- Sylvia, c'est moi.

Sa voix était entourée de silence. Je n'entendais aucun bruit derrière elle. Ni voix de son entourage, ni bruits extérieurs. Je n'avais aucun moyen de me faire une idée de l'endroit où elle était car elle ne m'avait jamais invité chez elle. Je me contentais de la déposer au pied de son immeuble. Je l'imaginai dans une pièce fermée au mobilier élégant. On parlait longtemps, mais de rien du tout en réalité. Elle me distillait son charme en goutte à goutte comme on instille une drogue ou un poison. Et ça marchait. J'étais hypnotisé, suspendu au fil de sa volonté. Je buvais ses paroles. Leur sens n'avait aucun intérêt, je voulais juste l'entendre murmurer, chuchoter. Sylvia m'était devenue précieuse, rare, essentielle, surtout nécessaire. Sylvia, c'était le ciel bleu fait femme.

Quand elle venait, nous parlions un peu, le strict nécessaire pour les convenances, et nous allions très vite au fond du lit. Sylvia ne donnait rien ou si peu, mais comme je l'aimais passionnément, son indigence affective s'en trouvait masquée par le flot de mes propres sentiments. En un mot, j'aimais pour deux. Je l'aimais follement. J'aimais son corps et ses yeux noirs. J'aimais l'image qu'elle s'était construite de toutes pièces et où rien de spontané ou naturel n'avait place. J'étais tombé amoureux d'un stéréotype. Ma vie, soudain, ne tournait plus qu'autour d'elle. Et c'était d'autant plus frustrant qu'elle était peu disponible. Dans l'espace de ces quelques mois de notre rencontre, nous ne nous vîmes, en fait, que très peu. Toujours la journée. Elle ne resta que la première fois la nuit entière. Quand on avait baisé, elle me racontait quelques anecdotes très superficielles qui restaient toujours à la surface des choses puis elle repartait. Elle ne prenait aucun risque. Avec si peu d'éléments personnels,

j'avais peu de chance d'avoir la moindre prise sur elle. Je passais mon temps à l'attendre, à l'imaginer, à la rêver. Je pensais à elle du matin au soir. J'écoutais Vinicius de Moraes et Maria Bethania. Les accents déchirants de la chanteuse se plaquaient exactement à ce que je ressentais. Sylvia reportait ou annulait de plus en plus souvent ses visites. Je la sentais m'échapper. J'avais refermé les bras sur du vide. Je meublais alors son absence en lui écrivant des lettres amoureuses et poétiques. A sa venue suivante, elle tentait de m'humilier en me rapportant ma lettre annotée et corrigée en rouge. Je compris assez vite, ( l'histoire ne dura que trois mois en tout ) que mon attachement à elle ne serait que source de frustrations et de déceptions. J'arrêtai donc de mordre aux hameçons qu'elle s'amusait à disposer tandis qu'elle finissait d'en lancer. Je l'eue encore, de loin en loin, au téléphone, puis elle n'appela plus, et moi non plus. Ma grande histoire d'amour venait de prendre fin sans que je ne m'en rende compte, comme ça, sans bruit, dans la simplicité d'un coup de téléphone jamais rendu. Elle m'avait déclaré, tu sais, tu peux toujours m'écrire quand tu veux, si tu en as envie... Mais je n'en avais plus envie.

Je ne lui en veux aucunement. Elle m'a donné le support à l'émotion trouble, intense et rare d'une histoire d'amour indélébile où elle avait, en somme, peu de parts réelles. Comme la fission nucléaire, je me suis entretenu tout seul, elle n'était que la déflagration initiale. Elle n'avait, en réalité, en temps que personne, aucune importance et n'était que peu digne d'amour en vérité. Elle m'a quand même donné, sans le vouloir, l'occasion d'une expérience inoubliable. Que l'intention ne fut pas tout à fait bienveillante n'a que peu d'importance, je ne la remercie simplement pas. Mais je garde d'elle, le souvenir involontaire d'une émotion jamais retrouvée.

## Premier vol

Ca faisait un bon moment qu'on volait ensemble. Je savais qu'un jour pas très lointain ça arriverait, que je me retrouverais lâché tout seul aux commandes de l'avion. J'espérais que ce jour j'assurerais, mais j'arrivais pas à imaginer vraiment. Je ne voulais pas trop y penser non plus. David m'avait dit qu'il lui manquait les qualifications requises et qu'on aurait l'obligation de faire appel à un « superviseur » extérieur, un gars venu exprès pour garantir le bon déroulement des règles de l'aviation.

Donc, ce jour là, comme il y avait que nous deux sur le terrain d'aviation, je suis parti une fois de plus l'esprit tranquille, pensant que le grand jour ne serait pas encore pour cette fois. Le ciel était bleu, c'était le début d'après-midi, et il n'y avait pas un souffle de vent. On a fait un premier tour de piste, comme d'habitude, avec remise de gaz pour un deuxième. La routine. Dans le dernier virage avant d'atterrir, David me dit : « On met dix degrés de volets et maintenant on fait un complet. » O.K, je lui réponds. On s'approche tranquille et on atterrit, pieds sur les freins. David me dit : « Bon, on remonte la piste et on repart. »

- Ouais, d'accord.

Je quitte donc la piste et je remonte le taxiway. Arrivé en haut, je mets l'avion en attente et saisis la check-list que je reprends au niveau des essais moteur. Mille sept cents tours par minute. David ouvre la porte. Je le regarde et il descend tranquillement de l'avion.

- Ben, qu'est-ce que tu fais ?

Il a sa planchette à la main et son casque dont il débranche les prises.

- J'te lâche. Maintenant tu continues tout seul.

- Mais t'as pas le droit tu m'as dit ! Il faut le superviseur !

- Non, non. Plus maintenant. J'ai passé l'agrément la semaine dernière et je peux te lâcher maintenant. Allez, tu fais trois ou quatre tours de piste.

Là dessus il claque la porte, me fait signe de la bloquer de l'intérieur, et s'éloigne aussitôt d'un pas nonchalant vers les bâtiments, sans se retourner. Trois ou quatre tours de piste... Quand j'en aurais fait un, je serai déjà content ! Je suis seul dans l'avion. Le moteur tourne, l'hélice tourne. J'ai le tableau de bord devant moi avec tous les cadrans et je suis sensé décoller, tout seul, là dedans, maintenant. Ouais, ben c'était aujourd'hui le grand jour, que je m'dis. Putain, il va falloir que j'le fasse. Je peux pas rester là, des heures, arrêté, en train de me demander si j'y vais ou pas. D'un autre côté, j'ai un peu la trouille. Une fois lancé, je dois décoller, et ensuite, il faut absolument que je revienne en faisant un tour de piste. Après, faut que je descende et que j'atterrisse sans me vautrer. Le bordel... Si je rentre maintenant, je suis un dégonflé, et les autres fois, ça sera sûrement pareil, à tous les coups je reviendrai à l'aéroclub en reculant et en n'osant jamais me lancer. Merde, j'y vais. Check-list dans la main. On a dit : « Essais moteur, mille sept cents tours par minute. » J'enfonce la manette de puissance. Aiguille sur mille sept cents tours. Je coupe une magnéto. Ca perd quatre vingt tours. O.K. Je pense à rien d'autre. Deux magnétos à nouveau. Ca récupère les tours. Deuxième magnéto. Enfin j'arrive au bout de la check. Je la pose près de moi, sur le siège qui maintenant est vide. Je fais le message radio : « Saint-Jean, un Cesna 172, Fox, Golf, India, Uniform, je m'aligne et je décolle sur la zéro sept avion. » J'ajuste la puissance, l'avion avance et je viens m'aligner en bout de piste. Je règle le conservateur de cap sur le QFU exact de la piste à zéro soixante quinze degrés en essayant le plus possible de ne penser à rien, en faisant comme si de rien n'était... Je suis en plein milieu de la piste. Elle s'étend loin devant moi avec le bouquet d'arbres au fond. Là, je ne peux plus reculer. Dans quelques secondes, je serai dans les airs. C'est MAINTENANT. J'enfonce la manette de puissance et je garde la main dessus. L'avion roule de plus en plus vite. 50 MPH, 55 MPH, 60 MPH, 65 MPH. Je touche à peine le manche et l'avion décolle. Je viens chercher 80 MPH en mettant le capot sur l'horizon. A trois cents pieds, je rentre les volets. Je contre au manche, le couple

piqueur. Cinq cents pieds. Je débute le premier virage à gauche. Mille pieds. Je me mets en palier et tout de suite j'ajuste à deux mille tours par minute. Je me retourne vers la gauche et je surveille l'éloignement de la piste. Le cap est bon, je suis pile sur le repère du petit château d'eau au fond. Je vole. Je VOLE SEUL. Incroyable. Les maisons sont toute petites. Le ciel est splendide. Les lointains sont diffus. Je vire à gauche, deuxième virage. Je vois la ville que je vais longer. A ma droite, le siège est vide, complètement vide. Y a personne à bord que moi. Et je ne peux et ne dois compter que sur moi pour ramener l'avion et moi avec. Bordel, vaut mieux que j'assure. J'espère que c'était pas une idée inconsidérée que de vouloir apprendre à piloter un avion. J'arrête de penser. Je tire la réchauffe carbu. J'affiche mille sept cents tours. Quand l'aiguille de l'anémomètre est dans le secteur blanc, j'abaisse un cran de volets, dix degrés. Je longe la piste. C'est là qu'il faut que je revienne, pile au bout de ce mouchoir de poche. J'y suis toujours arrivé jusqu'à présent. Et aujourd'hui encore j'y arriverai. Le ciel est super lumineux, le ciel est immensément bleu. Message radio. Je vire encore à gauche. Je baisse la puissance jusqu'à mille cinq cents tours et je descends tranquillement. Radio à nouveau. La piste n'est plus très loin à gauche. Dernier virage. Je vérifie la vitesse et je sors trente degrés de volets. Je reste bien aligné sur le terrain. Je descends doucement tout en corrigeant l'alignement et ma position verticale. La piste approche. Ca va vite. Je suis très près du sol. Je coupe la puissance et j'arrondis. L'avion siffle. Les roues touchent. J'ai réussi ! Je suis super content. Du coup, je me décide tout de suite à repartir pour un autre tour. Je rentre les volets, je pousse la réchauffe carbu, et puissance max. Je redécolle. Ca n'est déjà plus pareil. Sensation grisante de l'épreuve surmontée. Je viens de réaliser mes premiers pas en autonomie à bord d'un avion. Et je ne suis plus le même qu'avant.

Au retour, je remercierai chaleureusement David pour sa gentillesse et sa pédagogie calme et assurée. Je n'ai jamais stressé avec lui. Je n'ai pas transpiré pour acquérir des automatismes, ça s'est fait naturellement, comme un enfant apprend à parler ou marcher.

Après trois tours, je m'arrêterais définitivement pour la journée. Avec David, on se félicite mutuellement. Le ciel est toujours aussi bleu, il fait beau et chaud. Aujourd'hui le monde a changé. Aujourd'hui je sais voler. Je rentre chez moi par les petites routes. Mon regard est différent. Je suis étonné de penser qu'il y a à peine une heure, j'étais là-haut tout seul.

## Un bon cru

Tous les ans, à la période de Noël, Maxime passe dans ce petit village, à Villers. Il s'y arrête pour acheter quelques bouteilles de grand cru, chez un viticulteur réputé, avant de rejoindre sa famille, sur Paris. Après être entré dans le village, il doit tourner à droite pour rejoindre la rue principale où est installé le caveau, mais il regarde forcément à gauche, à chaque fois. La maison de ses anciens amis est toujours là, identique, toujours aussi belle, avec le mur de sa grange en pierres apparentes, jointoyées à la main. Le crépi de la façade, dans le prolongement, n'a pas pris une ride. Même l'applique extérieure du perron est toujours la même. Il a du mal à croire, qu'en réalité, derrière les murs, à l'intérieur, plus rien ne subsiste du foyer qu'il a connu. Il y a d'autres personnes, d'autres meubles. La famille qui vivait ici, unie, a explosé sous les coups de la folie ordinaire si répandue. Il les revoit nettement. Il la revoit, elle, si belle, tellement heureuse, et une immense tristesse mêlée à un sentiment d'incompréhension s'empare de lui. Ils avaient tout. Il avait tout, Hugo. Une femme jolie, gentille, et aimante, deux beaux enfants en bonne santé, et chacun une situation professionnelle stable et confortable. Ce n'était même pas un mauvais gars. Il était affable et souriant, un peu fanfaron peut-être, mais rien qui tirât vraiment à conséquence. Alors, pourquoi ce chic type, sympathique et actif, s'est-il soudain transformé en irresponsable destructeur ?

Il semblerait qu'il n'eût simplement pas réalisé que la femme qu'il avait était une perle inestimable et précieuse. Comme dans la fable célèbre, il n'a pas compris qu'il possédait la poule aux œufs d'or. Ça lui a échappé. Il n'a vu que l'apparence, le banal, le quotidien. Il n'a pas vu que, gentille et aimante, étaient les qualités essentielles, que c'était rare. Il a plutôt pensé que c'était dévalorisant, que l'amour et la bonté, c'était pour les faibles. Alors

il l'a plantée là, sa femme ravissante et si généreuse. Il l'a abandonnée pour filer avec la première greluce pleine d'elle-même et qui lui donnerait la réplique. En fait, il gérait sa vie sentimentale et privée comme on gère ses activités commerciales : s'il trouvait ailleurs, ce qu'il croyait être un meilleur marché, il n'hésitait pas à laisser tomber entièrement sa vie familiale comme on bazarde des actions à la baisse, pour se redéployer sur un meilleur cours.

C'est désespérant, et désespérément si courant.

Pourtant, ils étaient l'image parfaite du jeune couple moderne arrivé. Arrivé, mais pas parvenu. Jeunes, beaux, et financièrement aisés, relativement à la vie provinciale. Ils avaient tout, comme on voit dans les publicités, à la télé : le four encastrable, la cuisine sur mesure, tout le confort, et même le superflu. Ils étaient décontractés mais stylés, simples mais friqués, propres comme dans un film américain de la upper class. Lui, remplissait aussi bien son rôle d'homme adapté aux situations, qu'il remplissait son complet veston. Il était entièrement dans le rôle et connaissait chaque réplique sur le bout des doigts : c'était Tom Cruise dans la vraie vie. Il y manquait seulement, sans doute, un soupçon de profondeur, d'originalité, et d'authenticité. Chez eux, c'était neuf et beau comme dans un magazine. Il n'y avait rien à dire. Extérieurement, tout y était. D'ailleurs, tout le monde s'accordait à les citer en exemple ou à les envier plus ou moins jalousement. Ils avaient construit une apparence à laquelle, Maxime était sûr, tous deux aussi, croyaient sincèrement et profondément. Le règne de l'illusion... A priori, ils n'avaient aucune raison de ne pas y croire, puisque apparemment tout y était. Tout, sauf l'essentiel, peut-être... L'essentiel... Sûrement un accord en profondeur, de justes et solides valeurs partagées, une estime de l'autre basée sur des qualités humaines et non des signes de réussite s'apparentant davantage à des critères commerciaux tels que la beauté, l'argent, l'ambition, ou l'agressivité.

Maxime ne veut pas l'accabler, Hugo. Il n'a aucune hostilité contre lui car il ne lui a rien fait. Mais il lui semble qu'il commit une erreur monumentale, même s'il ne s'en est pas rendu compte ou s'il a refusé de le voir. Il pense qu'il a sacrifié son foyer sur l'autel de sa vanité. Alors maintenant, même après son départ, Anne se laisse faire encore. Elle ne parvient pas à poser des limites, et continue de se laisser envahir par lui, alors même qu'il l'a quittée depuis longtemps. Elle essaie de préserver, dans un refus du conflit, une paix des lâches, il semble à Maxime, bien peu digne. Alors, lui vient à l'esprit cette interrogation. L'aurait-il quittée justement parce qu'elle était trop conciliante ? Par exemple, après qu'il l'eut quittée, Hugo est venu la déménager, remonter ses meubles, et l'installer. Alors évidemment, de cette façon, lui, se dédouanait à bon compte de l'abandonner comme un chien pelé. Mais pourquoi accepta-t-elle ses bons services tellement humiliants ? Par confort ? Par lâcheté ? Pour les deux ? Dommage... C'est vrai que, vu sous cet angle... Ça change les données. Maxime n'aurait jamais pu accepter et se contenter d'une femme qui ne saurait pas dire non lorsque c'est nécessaire. Le refus des conflits et le pacifisme, c'est très bien. Mais pas envers et contre tout. Pas à n'importe quel prix. Il le sait d'autant plus qu'il a lui-même, en des occasions passées, été bien souvent trop consensuel.

Quoi qu'il en soit, Anne était affectueuse, sensible, attachante et fiable. Qualités pas forcément si répandues...

C'est bizarre, ces êtres qui ne s'attachent pas aux autres, qui peuvent trahir d'une heure à l'autre, et rayer de leur vie, sans ciller, du jour au lendemain, la personne avec qui ils ont partagé des années. Maxime ne parvient pas à les comprendre, ces gens qui abandonnent leur compagnon comme on dépose sa voiture à la casse, sans un regard, sans une émotion, qui n'imaginent pas une seule fraction de seconde qu'il y a quelqu'un à l'intérieur du

corps dont ils se délestent comme d'un fardeau. Ca dépasse son entendement, et lui laisse entrevoir l'abîme, au fond de l'humanité.

Maxime range ses bouteilles dans le coffre de la voiture. Il cale bien la caisse sur le côté pour qu'elle ne valse pendant la route. Cette fois-ci encore, il va ramener un cru bien velouté, pour fêter Noël comme il se doit.

## **Amende honorable**

Par soucis de justice, de vérité et de crédibilité, je me dois d'évoquer les erreurs que j'ai commises, les actes quelque peu lâches et dont je ne suis pas fier, dans lesquels j'ai pu me fourvoyer par le passé. Je ne veux pas me charger d'une culpabilité démesurée par rapport à mes faiblesses, mais je ne peux les passer non plus complètement sous silence, au risque d'être malhonnête ou inéquitable.

Dans un autre temps, à une autre époque, je dois reconnaître que j'aurais pu, avec la même inconscience que la sienne, me lancer dans une histoire à peu près aussi inconséquente que celle dans laquelle se lança mon ex femme, et l'abandonner aussi lâchement qu'elle me le fit. Cette interchangeabilité potentielle des rôles, me laisse extrêmement perplexe. Disons que, je ne me sens plus tout à fait seulement, une victime intrinsèque, mais pouvant être, ou avoir pu être, autrefois, injuste moi aussi, en presque totale inconscience. Il faut beaucoup d'efforts pour accepter de voir nos parts les plus sombres. Etre honnête avec soi-même est particulièrement difficile. En amour, je dois reconnaître avoir été, au moins deux fois, un parfait saligaud.

Le premier souvenir remonte à la naissance de mon fils.

Il y a de cela maintenant longtemps, lorsque mon ex femme est entrée à la clinique pour donner naissance à notre enfant, j'ai profité de ce moment là, de son absence prévue de quelques jours, pour proposer à une jeune femme de mon entourage professionnel, de passer une soirée ensemble. C'était dangereux et complètement insensé. Je risquais de sacrifier mon couple et ma vie familiale pour une banale histoire de cul basement triviale, mais je le fis. J'avais choisi ce moment, tout bêtement, par commodité, parce qu'elle était absente, et que, de plus, nous allions déménager dans une autre région le mois d'après. Je

n'aurais plus risqué alors, de croiser ma conquête, même par hasard, et j'avais aussi le sentiment, par cet acte là, d'enterrer définitivement, d'une certaine façon, ma vie de garçon, comme on dit... Je ne fus effleuré par aucun scrupule, absolument aucun... Je me serais même, sûrement, trouvé quelques justifications. Je pensais qu'en pareille occasion, elle ne se serait peut-être pas gênée elle non plus, ce qui à l'époque, n'était pas certain. Quand j'y repense aujourd'hui, j'en demeure stupéfait, stupéfait par moi même comme s'il s'agissait de quelqu'un d'autre. Je ne comprends pas comment j'ai pu être aussi irresponsable, aussi inconscient, aussi minable... Au lieu d'être près d'elle, au moins en sentiment, au moins en pensée. Non, j'étais ailleurs, dans mon petit « moi », préoccupé par des flirts printaniers, immature. Elle n'en a rien su, ce qui n'enlève cependant rien à mes intentions inavouables. La dulcinée que je m'étais proposé de cueillir, m'a éconduit avec un : « Oh ! vous les mecs, vous êtes vraiment tous pareils ! », blasé...

Episode lamentable de ma vie, petite bassesse ordinaire que je compte bien ne plus jamais renouveler. Je ne voyais pas le problème, comme un aveugle qui ne voit pas les couleurs et ne peut seulement les imaginer. Etonnant, cette impression que ça fait, quand à présent, on les distingue toutes. Etonnant, cette sensation d'être passé à côté d'une catastrophe dont on était la cause, et de savoir qu'elle est restée en suspens, comme ça, dans l'air, figée dans le passé. C'est moi alors, qui aurais peut-être été la cause du cataclysme de notre séparation. Peut-être... Mais aurais-je été aussi répugnant qu'elle, aurais-je fait montre d'autant de bassesse ? Je ne peux l'imaginer, pas à ce point, j'espère...

Pourtant, je sais qu'avec une autre, j'ai été loin, moi aussi, d'être glorieux, un vrai misérable. J'écris ceci, et sûrement, à notre époque, ça peut paraître étonnant de broder sur une tentative avortée d'adultère. Ridicule même, risible, tant il est aujourd'hui coutumier de tromper son conjoint tant et plus, avec désinvolture, voire fierté. Pourtant, c'est essentiel, de savoir que la personne avec qui l'on vit est importante, de ne pas être ingrat, en ayant bien

conscience qu'elle compte pour nous, et que nous sommes heureux qu'elle soit là, à nos côtés, et de lui en savoir gré.

Je dois donc avouer alors, une faute bien lâche, et sans guère de circonstances atténuantes celle-ci, car elle s'inscrit dans le temps. Il y a longtemps, j'ai usé et abusé, pendant un an, et sans la moindre culpabilité, de la seule femme qui m'ait vraiment aimé. Simplement parce que j'avais repéré ses failles, ses vulnérabilités, ses faiblesses. Je me suis senti le droit d'en profiter comme si les fragilités d'une personne étaient, pour ainsi dire, des fautes qu'on pourrait exploiter et sanctionner. Je la recevais en coup de vent, je la déshabillais, je la baisais, et je la jetais dehors aussi vite que je pouvais. Oui, c'est odieux à écrire dans sa crudité, mais je l'ai fait. J'ai fait ça. Pendant un an. Pour cela, je demande sincèrement pardon.

Accepter de voir que j'ai pu être, à un moment, au moins un peu comme mon ex femme, m'incline à plus d'indulgence envers elle, et de recul. Lui pardonner ? Non pas, mais ressentir moins de répulsion, probablement.

Donc, à la question « Est-ce que j'aurais pu la tromper moi aussi ? » Evidemment, oui, hélas, à mon corps défendant, je suis bien obligé d'en convenir. Je n'étais pas, moi non plus, exemplaire, au moins virtuellement. Je l'aurais fait, et pour pas grand chose, en plus. Rien que pour une jolie croupe qui passait par-là. Pour un joli minois, non seulement, j'aurais pu la tromper, mais j'aurais pu, aussi, la quitter... comme ça, de but en blanc, pour la nouveauté de courbes gracieuses. J'ai le souvenir intact de visages, de prénoms, de personnes de cette époque là, qui m'étaient presque de véritables inconnues, avec qui je l'aurais trompée, bien sûr, mais avec qui, même, il est très probable, j'aurais pu filer. Et cela sans problème de conscience, simplement parce qu'elles étaient jolies. Pas seulement, bien sûr... mais pour ainsi dire...

Je me souviens de ses yeux bleus intenses, de son visage harmonieux, je me souviens du

moment, je n'aurais pas hésité. Je me souviens d'une autre, aussi, qui m'aurait tenté : Isabelle... J'aurais fauté à chaque fois ! Bordel de bordel ! Ne valais-je pas mieux qu'elle ou simplement ne m'intéressait-elle pas tant que ça à ce moment là ? Avais-je détecté, déjà, chez elle, des insuffisances ? Sûrement, mais pas vraiment de danger. Simplement, pour moi, à ce moment là, elle ne comptait pas vraiment. Sûrement parce qu'à cette époque, c'est moi qui décidais tout et apportais tout. Elle suivait, et c'est moi qui comptais. C'est moi qui parlais, moi qui expliquais, moi qui savais. Elle n'amenait rien que sa présence, sa docilité et la gratification de son engouement pour moi. Elle avait le second rôle, et je me devais bien de la dédaigner un peu. . .

Un couple, quel que soit sa durée de vie, est presque toujours un échange marchand. Je te fais profiter de mon argent, de ma situation, de mon pouvoir. Tu me donnes ta beauté ou ta jeunesse. Je te donne mon corps. Tu me donnes ta richesse ou la sécurité. Chacun croit y gagner, au moins ne pas y perdre.

Les choses restent en l'état, et la plupart du temps, les années qui passent ne changent rien. Dix, vingt ou trente ans après, si les nœuds n'ont pas été dénoués, ils sont toujours en place, le temps ne les aura pas dissous. Sûrement m'en a-t-elle voulu de ne pas lui avoir témoigné clairement, l'estime que j'avais pour elle, le sentiment de l'importance qu'elle avait pour moi. Même si elle n'en a jamais rien su, elle dut avoir l'intuition que je n'étais pas toujours réellement présent pour elle. Ah ! nature humaine... A qui se fier ? Même pas à soi-même sur lequel on est presque toujours aveugle. Et l'on est tous comme ça... Pas tellement étonnant que le monde explose tous les soirs, au journal télévisé. Comment sortir de là ? Pas facile...

Tantôt victime, tantôt bourreau...

Il n'y a qu'une façon d'arrêter ça : arrêter d'utiliser les autres, arrêter de s'en servir. Ca demande une volonté ferme, des efforts sur soi, tant il est si facile de se laisser aller sur la

pente de la commodité. Mais on n'a pas le choix, sinon, on recommence à l'infini les mêmes erreurs, on se retrouve dans les mêmes culs-de-sac.

On croit plein de trucs, alors que la seule chose qui nous importe, le plus souvent, c'est d'enfiler la femme avec qui l'on est, le plus profond possible, le plus longtemps possible. La plupart du temps, on regarde qu'une chose, si la fille est bandante ou pas, sa capacité à réaliser nos fantasmes érotiques. En règle générale, il est assez rare qu'on regarde tellement plus loin que le bout de notre bite. Le reste, hélas, est trop souvent secondaire, mais devient par la suite, toujours, s'il n'est pas en accord, source de graves malentendus. Souvent donc, ça ne va pas plus loin que l'apparence et c'est dommage... parce qu'on en a vite fait le tour. Et que même avec le plus beau des petits culs, la plus belle des femmes, peut vite nous faire vraiment regretter ses charmes les plus intimes. Quand on a baisé, de toute façon, un moment ou à un autre, l'essentiel finit toujours par se poser. C'est ce qu'il y a dans la tête des gens qui est important, car c'est toujours avec leur tête, que les gens peuvent nous faire mal. Et c'est toujours à cela qu'on se retrouve confronté. Pour le meilleur ou pour le pire...

Au bout du compte, il ne faut jamais oublier qu'on est vraiment toujours tout seul. On croit rencontrer des alliés, mais le plus souvent, ils ne sont là que le temps où ça les sert, le temps où nous leur sommes utiles, et rares sont ceux sur qui on peut véritablement compter. Les trahisons sont monnaie courante, et il est difficile d'y échapper.

Malgré les actes indignes que j'aurais pu commettre, et n'ai pas commis, malgré parfois, peut-être, une certaine arrogance passée, je ne méritais pourtant pas, un tel acharnement de haine, une telle violence, et de si nombreuses années de dénigrement. Mon ex femme me fit payer au centuple, mes imperfections, qui souvent, étaient plus une inconsciente désinvolture où il n'y avait pas de quoi, vraiment, fouetter un chat.

Je demande, en tout état de cause, pardon à celle qu'elle était à ce moment là, qui ne

m'avait encore rien fait, méritait des égards, et que j'ai pu traiter, parfois, quelque peu à la légère. Ca n'enlève, de toute façon, rien à nos différences trop profondes, à son cynisme odieux, et au malentendu que fut notre rencontre, mais au moins, il ne sera pas dit que je n'aurai jamais fait amende honorable.

## Le grognard

Il y a quatre ans que mon oncle est mort, à l'âge de soixante sept ans. C'était un collectionneur, un collectionneur d'antiquités. Il était fou du premier empire, de ses soldats et de ses généraux, auxquels d'ailleurs, il ressemblait physiquement en tous points. Il avait tout du grognard, et semblait droit venu d'une illustre bataille. Il a passé sa vie à dénicher toutes sortes d'objets de cette époque. Il en a rempli sa maison, tout entière dédiée au passé. Aujourd'hui, mon cousin, son fils, est hospitalisé en unité psychiatrique. Il a quarante trois ans et paraît parfois, marqué comme un SDF en bout de course. Il n'a plus un seul parent depuis bientôt deux ans : sa mère n'a pas tardé à suivre son mari.

Je suis venu voir mes parents, présents dans la maison pour remettre un peu d'ordre après ses excès, et organiser la garde de ses chiens le temps de son séjour. Depuis quatre ans, la maison n'a pas bougé, ni à l'extérieur, ni à l'intérieur. Quand je dis « pas bougé », ça signifie que mon cousin n'a touché à rien. Il n'a fait que se surajouter par-dessus ce qui était existant.

La maison est une imposante bâtisse de village bourguignon, dotée d'un parc paysagé, une maison de maître, comme aimait à le dire mon oncle. Elle est très belle, mais laissée à l'abandon. Le temps s'est pétrifié et on dirait le château de la belle au bois dormant. Les manteaux, parapluies ou chaussures sont toujours accrochés au portemanteau ou rangées dans l'entrée, et rien ne laisse supposer que les propriétaires ont disparu depuis déjà longtemps. L'impression est étrange et on a la sensation de pénétrer dans une sépulture égyptienne où les morts emportaient avec eux les objets du quotidien qu'ils avaient aimés. La pénombre, due aux volets et rideaux tirés pour protéger les objets de valeur de la lumière, est partout présente, et accentue encore l'impression de mausolée. Je fais lentement le tour de la maison. Les objets sont disposés avec une grande sûreté de goût

jusque dans les plus minuscules détails. Il y a du style, de l'élégance, de la rigueur, mais aussi de la rigidité. La maison est figée, la vie arrêtée. C'est une maison musée, un endroit où l'on passe, que l'on regarde, que l'on admire même, mais où l'on ne vit pas. La poussière a recouvert les consoles, les tables, les étagères, les bureaux, les bustes, les cadres, les armes, les décorations, les tapis, les tentures. Je promène mon regard tout autour du salon, et je reconnais des objets qui ne me sont pas inconnus. Je les ai déjà vus dans l'appartement où habitaient auparavant, mon oncle et ma tante, ces objets précieux et paraît-il si fragiles, qu'on n'avait pas le droit de toucher, chaque pièce valant une fortune, murmurait-on. On devait marcher comme dans un magasin de porcelaine en faisant très attention de ne jamais rien accrocher ni faire tomber. Tout était disposé pour le regard, uniquement pour le regard, une vraie cage dorée. Mon oncle avait ainsi l'impression d'être un aristocrate fin et important. Il avait remonté le temps et pouvait exercer ainsi, sans le moindre mérite ni le moindre concurrent, l'illusion d'un pouvoir social et militaire.

Ensuite, je monte l'escalier en pierre qui conduit à l'étage. Au fond, à gauche, se trouve un petit bureau. Je suis obligé d'allumer la lumière bien qu'on soit l'après-midi car les volets sont entièrement fermés comme ils l'ont toujours été. Chaque centimètre carré des murs est utilisé pour présenter une pièce ou une autre. Des baïonnettes, pistolets de duel, cartouchières de hussards et grognards sont alignés sur les murs. L'air est lourd. Ça sent le renfermé, le confiné. Je m'avance vers le bureau. C'est un petit bureau en bois sombre encombré de beaucoup de bibelots, revues, livres et documents. Dans le cendrier, sont plantées quatre ou cinq cigarettes abandonnées là depuis sa disparition. Je dois faire un effort pour me persuader que mon oncle n'est plus. Ça paraît presque impossible tant sa présence est incrustée dans le décor. J'ai l'impression qu'il est en bas ou à la porte, enfin là, très près, juste derrière. Je m'approche d'un fusil d'artilleur. Je voudrais l'effleurer... Mais j'y renonce aussitôt... Mon oncle est toujours là : « Non ! Pas touche ! », m'adresse-t-il,

d'un ton catégorique, les yeux noirs. J'aurais l'impression de commettre un sacrilège. Je me contente de regarder, comme avant, comme au musée. Un sentiment de vanité m'envahit alors. Vanité de cette existence, de la sienne s'entend, qu'il a consacré au culte des objets, oubliant l'essentiel, les autres, les êtres humains, et son fils...

De cette vie, mon oncle est reparti les mains vides, abandonnant ses chers objets à la marée du temps qui se chargera de les disperser comme la mer noie le château de sable. Vanité des apparences... Son importance n'aura été que relative, et lui seul en aura mesuré la réalité toute subjective. Je passe les rayonnages en revue. Sa présence est derrière chaque chose, chaque ombre. C'est incroyable, je n'arrive pas à comprendre comment il se fait qu'il ne soit pas là. Il a toujours été au milieu de cet univers étonnant, précieux et riche. Je n'ai jamais vu, de toute mon enfance, ces pièces sans lui, jamais. Il était là, gardien du musée. Conservateur et gardien tout à la fois. Je ne sais pas où il a pu passer. On a du mal à s'imaginer redevenus poussière, les gens à l'ego surdimensionné. J'éteins la lumière et je poursuis ma visite vers l'autre pièce. Celle-ci est immense et le bureau qui trône au milieu est démesuré. D'ailleurs, c'est plutôt le centre du Q.G. C'est là qu'on prend les décisions stratégiques. La pièce est taillée pour l'empereur lui-même. Sur le haut de la cheminée, sont fixées en éventail, des épées d'époque. Un gant articulé d'armure est aussi exposé. Les bibliothèques sont pleines à craquer de livres luxueux à la reliure de cuir gaufré. C'est un monde de beauté ancienne tout entier voué à l'apparence. C'est, recrée en dehors du temps présent, le monde des puissants d'autrefois, leur raffinement et tous les signes de leur statut supérieur. La grandeur de l'Empire est tout entière concentrée dans ces murs, et de voir surgir un de ces vieux généraux plein de superbe et de morgue tenace, ne m'étonnerait presque pas plus que cela. Ce qui est étonnant au contraire, c'est la solitude et le silence de ces pièces désertes. La corbeille, près du bureau, est remplie de paquets de cigarettes vides,

des John Player Special, «JPS » pour les connaisseurs... Jusqu'où va se nicher l'attrait de la distinction ? Vanité encore...

Et je dois convenir que moi-même, j'ai été sensible à son influence. J'en ai appris l'horreur du mauvais goût et l'amour d'une certaine forme d'élégance. Mais tout cela filtré, remanié, arrangé, réapproprié, débarrassé de l'éclat trop brillant, des sentiments de supériorité, enfin... socialisé.

Il subsiste toujours chez moi, des traces de son passage sur cette terre : un encrier ancien sur un socle de marbre, un vieux cadre avec le portrait d'une sainte anonyme, un antique jeu de dominos dans sa boîte de bois, des appareils photos du début du siècle, et encore quelques autres objets acquis qu'il ne renierait pas et que je lui dois, d'une certaine manière. Malgré l'ampleur de ses défauts, tout n'était pas mauvais. Rares sont les gens d'un seul tenant, d'une seule couleur, d'une seule face. Je garde le souvenir d'un personnage peu commun, en tous cas vivant, une espèce d'original excentrique qui ne pouvait passer inaperçu, et laisser indifférent. C'était aussi mon parrain. Malgré tout ce qu'il était, j'y tenais, lui portais affection, et ne l'oublierai pas. Notre attachement aux gens ne se mesure pas seulement en fonction de leurs qualités et de leurs mérites. Heureusement pour les plus défavorisés, les liens affectifs ne sont pas toujours tout à fait raisonnables.

## Rencontre

Elle a débarqué à la fin de l'été, dans l'appartement à côté, dans la maison que j'avais loué pour les vacances. Je rentrais de la forêt avec mes enfants où l'on avait été faire du vélo. En fait, c'était plutôt comme une belle journée d'automne, avec du soleil, un ciel bleu bien soutenu, et des feuilles d'or dans les arbres. Le temps qu'on s'absente, deux heures après, elle s'était installée seule avec ses môme. Elle ne devait pas avoir beaucoup de bagages, sûrement le strict minimum.

Elle était d'une beauté ravageuse et je ne pouvais qu'être troublé. Elle avait ce côté félin à la Sharon Stone dans Basic Instinct, qui lui donnait des allures de bombe sexuelle. Cette fille m'impressionna. Elle était belle au point d'en tomber presque à genoux à chaque fois qu'on la croisait. Elle était fine, avec des proportions harmonieuses, un visage un peu effronté, décidé, une petite gueule un peu narquoise, et des yeux bleus flamboyants. Une aussi belle fille, j'en avais assez peu croisée de près. Je savais pas trop ce que ça pouvait faire. Je savais seulement que dans tous les cas, il fallait quand même un minimum d'accord mental. C'était évidemment loin d'être le cas idéal, cette fois-ci encore. Mais il y avait des choses qui m'attiraient... En tout premier lieu, bien sûr, le désir de posséder, ne serait-ce qu'une fois, ce beau spécimen de femme, à n'en pas douter, entreprenante. Elle se fringuait au petit poil, et le peu de fois où je l'avais approchée, il m'avait été difficile de résister à l'envie de me frotter à elle. Elle savait qu'elle avait du charme. Forcément. Et devait en jouer. Il me fut donné d'apercevoir le petit tatouage qu'elle portait à l'épaule gauche, et je fus presque sûr qu'elle s'était fait posé un piercing à la chatte.

Alors c'est vrai, beaucoup de choses nous séparaient, notamment les fureurs verbales qui s'emparaient d'elle lorsqu'elle houspillait violemment ses gamins peu désireux de

respecter les règles de vie familiales, et surtout, son côté délicieusement vulgaire qui me repoussait autant qu'il m'attirait. Quand je l'entendais, par la fenêtre ouverte, et c'était quotidiennement, s'exprimer avec les intonations de Béatrice Dalle, ça me rassurait en me faisant penser que, malgré sa beauté parfaite, elle avait aussi des insuffisances, des manques, qui la ramenaient à un niveau plus humain.

J'entendais qu'elle regardait « Les feux de l'amour » l'après-midi, et je ne sais trop quoi à trois heures du matin. Je ne l'espionnais pourtant pas. Il m'arrivait de tendre l'oreille pour, peut-être, déchiffrer plus distinctement ce qu'elle pouvait hurler à sa progéniture, mais l'été était tellement beau qu'on entendait tout comme si on habitait ensemble. C'était bizarre, en fait, cette impression d'intimité et de la connaître assez, alors que nous n'avions guère échangé plus de trois ou quatre phrases. Elle était pas mal agressive, en réalité, mais malgré tout, elle ne parvenait pas à me devenir vraiment antipathique.

Des rencontres avec ce genre de fille ont été assez courantes, dans ma vie, autrefois, et ont toujours produit le même genre de situation surréaliste et douloureuse. La fille, jolie, ou même ravissante, est pas mal déjantée. J'arrive à la toucher par une espèce de grâce qui m'est donnée. Et je gagne alors le droit de faire un bout de chemin avec elle, le droit de connaître la texture de son épiderme. Moi, gros malin que je suis, j'en crois pas mes yeux d'être arrivé à mettre au fond de mon lit cette superbe créature. C'est comme si j'avais gagné la super cagnotte du Loto en jouant qu'une fois par an. Parce que, bien sûr, les très belles femmes ne m'ont jamais laissé insensible. Tant que, par le passé, j'ai été capable de bien des compromissions pour bénéficier de leurs faveurs. J'ai vraiment honte de cette faiblesse qui était à tout dire, une vraie lâcheté à la vérité. Donc, je vois plus rien d'autre que cette plastique, que ce petit cul élastique dans lequel je viens me dissoudre. Ce qu'elle peut être, au fond, la fille qui l'habite, je le perds complètement des yeux. Je deviens aussi con que le dernier des flambeurs. J'en reviens pas d'avoir ramené cette pêche fabuleuse, et

je me fais envahir par un gros sentiment de vanité : j'me sens plus ! Et qui plus est, j'ai l'impression d'en savoir bien plus qu'elle, et que ça me donne un avantage. Et c'est vrai, oui, j'en sais bien plus qu'elle. Quant à l'avantage, c'est une autre affaire... évidemment. Donc, je crois être le gros malin qui va lui révéler la bonne façon de s'y prendre dans la vie, mais en fait, je ne vais rien lui apprendre du tout. Car elle ne veut rien apprendre. Elle s'en fout, ça ne l'intéresse pas. Elle veut juste vivre sans se poser de questions, au coup par coup, au jour le jour, tendre la main vers le plus facile, et c'est tout. Et moi, la plupart du temps, malgré tout ce que je sais sur elle, je m'attache à elle, je me mets à l'aimer, et à oublier comment elle fonctionne, que ça marchera jamais entre elle et moi, que je vais me cogner contre un mur une fois de plus, au lieu de faire comme elle, d'en avoir rien à foutre, de la baiser tant que c'est possible, de l'enfiler sans voir plus loin que le bout de ma queue, et de lui dire tchao bye-bye quand je l'ai pressée comme un citron.

Alors, celle-là, j'me dis, pas besoin de vivre vraiment avec, pour savoir de quoi il en retourne, pas besoin de la voir se faire tringler par un autre mec pour savoir qu'elle serait jamais seulement qu'à moi, et qu'alors, ça m'intéresse plus beaucoup. C'est pas seulement avec des écrits qu'on retient une nana, aussi bons soient-ils. C'est pas non plus parce qu'on a de la valeur qu'on peut l'intéresser, il y a tellement d'autres facteurs moins importants dans l'absolu, mais qui, au fond, pèsent nettement plus lourds dans la balance...

Alors, je la regarde passer. Intérieurement, je rends grâce à Dieu de tant de beauté. Celle-ci me fascine, j'en conviens, mais je me rassure, en pensant que si le reste ne suit pas, avec une fille pareille, on peut rien faire de bon vraiment très longtemps. Ça soulage ma frustration parce que c'est vrai. Je ne me le dis pas par dépit, je le pense sincèrement. Même si ce genre de fille est capable un bon moment, ça, je ne le nierai jamais, de vous envoyer

franchement en l'air...

## A la plage

Ils se sont installés dans le haut de la plage, sur le sable sec. Il y avait du monde. Pas trop, mais pas mal quand même. Juste un cran au-dessous que dans le midi. Le ciel était un peu blanc, un ciel de Bretagne qui cherche à percer dans le début d'après-midi. La mer était basse et il y avait plein de petits bateaux au bord du rivage, des gamins aussi, qui jouaient dans le sable mouillé. Il a déplié son siège de plage pendant qu'elle s'allongeait sur sa serviette. Un peu plus bas, Charles a remarqué un type hyper bronzé, quasiment noir, le standard méditerranéen typique : cheveux bruns et chaîne en or autour du cou, silhouette déjà un peu empâtée. La gamine, près de lui, devait être sa fille. Ce qui voulait dire que la femme allongée, à côté, était nécessairement sa femme. Elle avait un visage quelconque et un foulard noué sur la tête. Elle allait pas du tout avec le type. Charles pensa qu'il devait en avoir rien à foutre. Putain ! Ce genre de mec existait encore ! A un mètre de lui, un autre gars aussi brun et qui ne pouvait n'être que son frère ou une connaissance, peaufinait son hâle déjà dans les tons saturés.

- Tu sais qu'Amandine a quitté son mec, déclara Sonia.

- Non.

- Elle lui a écrit une lettre pour lui dire tout ce qu'elle avait sur le coeur.

- C'est vrai ? Ca faisait combien de temps que ça durait cet'histoire ?

- J'sais pas. Dix, onze ans... Elle lui a laissé une lettre sur son pare-brise et elle a commencé en l'appelant Monsieur, comme une cliente.

- Pourquoi sur le pare-brise ?
- A cause de sa femme. Elle pouvait pas lui écrire chez lui.
- Ah ! C'est vrai.
- Mais je sais pas si ça va durer.
- Hum... Elle le voyait souvent ?
- Quand il pouvait.
- Bien sûr, mais à quel rythme en moyenne ? Combien de fois par mois par exemple ?
- Oh ! Une fois...
- Quel salopard !
- Il lui a répondu en lui disant que pendant toutes ces années, elle lui avait donné bien peu. Il a comptabilisé ses lettres et ses cadeaux. Quand il venait, il était toujours crevé, il avait toujours mal au petit doigt ou ailleurs, alors qu'elle, elle était seule à assumer ses propres filles.
- C'est un salopard. Comment en est-elle venue là, à se décider à le quitter ?
- Elle en a eu marre.
- Elle a mis le temps. Je comprends pas, quand on est lucide, qu'on mette si longtemps à se décider à virer quelqu'un.
- Elle savait comment il était. Elle en a simplement eu marre.
- C'est bien ce que je dis. Il y a beaucoup de faiblesse et de lâcheté. Je trouve ça lamentable. Si elle le quitte vraiment, elle remonte la pente, c'est le premier pas vers la liberté. Elle aura plus de chances de rencontrer quelqu'un.
- Tu peux parler...
- Moi, c'est pas pareil. J'avais conscience de rien. C'est pas la même chose... Il y a vraiment de beaux salopards. Amandine se tire, mais je pense à sa femme, à lui, qui croit vivre avec le plus charmant des hommes alors qu'il la trompe et l'aura cocufiée

toute sa vie...

- Moi, je préférerais la situation de sa femme. Elle sait rien.

- Tu préférerais la douce illusion à la cruelle vérité ?

- Oui. Qu'est-ce que ça fait si elle ne sait rien ? Pour elle, tout va bien...

- Oui, mais elle vit avec un salopard.

- Mais elle ne le sait pas. Je préfère sa place à celle d'Amandine.

- C'est un peu comme ces gens dont le conjoint est un assassin et qui ne le savent pas.

C'est affreux.

- Ca n'est pas pareil.

- Si, c'est juste une question de degré. Il lui ment tout le temps. Il lui raconte qu'il part faire une course ou se rend quelque part alors qu'il va retrouver sa maîtresse. C'est un salaud.

- Je crois qu'on peut aimer deux personnes à la fois. C'est possible.

- Bien sûr. Dans ce cas, on va tranquillement raconter ses malheurs à sa petite femme chérie, mais on ne lui ment pas. Celle-ci peut alors répondre qu'elle est très peinée pour nous, mais qu'à elle, ça ne convient pas, et que s'il n'arrête pas cette histoire au plus vite, elle va le dégager. Tu comprends ? S'il a l'embarras du choix, il assume.

- Je préférerais rien savoir.

- On se fait la vie qu'on veut.

Vers la gauche, à quelques serviettes de là, des bribes de la conversation d'une espèce de minus, laid comme un pou, assis dans le sable, parvenaient à Charles. Sa femme avait le visage défait et figé.

- Tu la revois ? s'enquit-elle.

- Presque plus. Je joue seulement encore un peu avec... jubila-t-il. Il semblait très fier

de lui. Cette pourriture tenait sa femme dans le creux de sa main, il pouvait en faire ce qu'il voulait, et cela le faisait jouir vraiment.

- Ah bon... fit-elle dans un souffle, rassurée parce que venait de lui avouer son ordure de mari.

- Tu sais, on n'est pas obligé de se déchirer, reprit Sonia. Regarde, Hervé Lampenou, il a gardé de bonnes relations avec son ex-femme. Ils s'entendent bien.

- Ouais, c'est possible. Si aucun des deux n'a fait d'horribles crasses à l'autre, il n'y a aucune raison.

- Ben, ça n'a pas toujours été de soi. Au début, il avait une nana...

- Ah...

- Une fille dont il était tombé éperdument amoureux, mais qui était mariée, comme lui.

Ca a fait du grabuge. Hélène, sa femme, était malheureuse. Puis elle a rencontré quelqu'un d'autre à son tour. Un homme marié, lui aussi. Sa femme, à cet homme là, l'a appris, et elle l'a quitté pour un autre. Du coup, il était libre pour Hélène, qui a quitté Hervé. Le problème, c'est que la maîtresse d'Hervé n'a toujours pas quitté son propre mari. Elle ne veut pas. Elle a dit à Hervé : « Tu sais, si je n'étais pas mariée, je vivrais avec toi. » Mais il n'en est pas question pour l'instant. Elle habite à Lille et il la voit deux ou trois fois par an. Ca doit faire trois ans que ça dure. Il dit que c'est une vraie salope.

- Il a raison. Je comprends pas pourquoi il la dégage pas. C'est pas très difficile. Il a qu'à réfléchir cinq minutes où peut le mener cette histoire... Il verra tout de suite que ça ne peut aboutir à rien, et il fera simplement un trait dessus. Et basta, terminé les embrouilles. Je comprends pas qu'on puisse merder si longtemps.

Le type à la même, plus bas, enfilait un débardeur rouge et un short vert kaki. Il avait

vraiment l'air de s'y croire. Ca devait rassurer la fille qui partageait sa vie. Elle devait se dire qu'elle s'était dégottée un super mec.

- C'est pas si simple...

- Ah ouais ? C'est pas possible tous ces gens qui choisissent rien dans leur vie, qui sont ballottés au gré des courants. Il y en a un qui décide, qui pose un choix, et tous les autres dégringolent en cascade comme des dominos... Quel dénuement. C'est pathétique.

Derrière lui, vers les pins, Charles aperçut le copain du play-boy qui baratainait une brune à grosses jambes qui l'écoutait en souriant, l'air charmé. Charles pensa que les gens étaient faibles et qu'il valait mieux essayer de ne pas les mépriser pour ça. Souvent, la vie n'était pas très facile. Il sortit sa casquette avec une grande visière car le soleil venait de se pointer et il rajusta ses lunettes de soleil au moment où remontait de la mer une gamine de quinze seize ans très bien roulée, avec un petit tatouage sur le ventre, à droite. Il se demanda un instant s'il était vrai. Tout ce bordel commençait si tôt...

## TABLE

Sur les bords de la Seine .....	3
Le restaurant .....	9
Sylvia .....	10
Premier vol .....	15
Un bon cru .....	19
Amende honorable .....	23
Le grognard .....	29
Rencontre .....	33
A la plage .....	37